J. N. 6584

6 Rec

Je réponds sur le champ, cher Pelser, à la lettre pour le moins singulière que vous venez de m'écrire. J'étois aguerri à vos rigueurs, à votre dureté et aux mauvais traitemens que vous infligez à vos meilleurs amis pour peu qu'ils diffèrent de vous par la moindre nuance de principe ou de jugement. Mais je ne m'attendois pas à une rupture formelle ; je ne pouvois pas m'imaginer, qu'un homme auquel j'ai donné tant de preuves de mon estime profonde et de mon sincère attachement pourroit se résoudre à m'envoyer promener dans toutes les formes, parce que j'aurois prononcé une opinion qui lui ~~paroît~~ paroîtroit erronée. Je pouvois encore moins soupçonner les étranges motifs, sur lesquels cette résolution est fondée, et que je ne puis pas passer sous silence aux risques même de vous déplaire encore d'avantage par ce que je suis obligé de dire pour ma justification.

D'abord je proteste de toutes mes forces, et très-solemnellement contre tout changement quelconque qui auroit eu lieu dans les principes que j'ai énoncés dans mes ouvrages. Ces principes subsistent tous ; et je vous défie, je défie tous ceux qui me connoissent d'indiquer un seul cas, ou j'en eusse sacrifié le plus insignifiant. L'opinion que j'ai exprimée sur certains passages de Cobbet, ne

peut certainement pas vous autoriser à me taxer d'inconséquence. Je n'ai jamais traité dans mes ouvrages, la question très-délicate: jusqu'à quel point un écrivain politique peut et doit attaquer le gouvernement de son pays, lorsque ce gouvernement a eu le malheur d'adopter un mauvais système? Je dis, que je n'ai jamais traité, ni même touché cette question; par conséquent je ne pouvois compromettre aucun de mes principes publiquement annoncés, en décidant (dans une lettre confidentielle) cette question contre Cobbet. Et malgré tout le tort que vous me donnez dans cette occasion, je professe encore à vous dire, que pour moi, qui me suis parfaitement pénétré de tous les argumens pour et contre, je ne souscrirai jamais à l'arrêt beaucoup trop tranchant que vous venez de prononcer. Je sais seulement, que quand j'ai qualifié tant de fois Mr. Fox et ses amis, de traîtres envers leur patrie, ce n'étoit pas pour avoir eu telle et telle opinion (car on n'est jamais un traître pour cela) mais pour l'avoir proclamée d'une manière essentiellement nuisible aux intérêts de leur pays et essentiellement favorable aux intérêts des ennemis de ce pays. Dieu me préserve de confondre de quelque manière que ce soit, un homme tel que Cobbet,

WIENER

H.I.N. 6584.

avec Mr. Fox & la bande ; mais que j'aie gémi plus d'une fois du triomphe que Cobbet préparoit aux ennemis de l'angleterre — je n'en disconviens pas, je n'en disconviendrai jamais ; et celui qui sait trouver dans les regrets que cette circonstance m'a inspirés, une preuve de renonciation à mes anciens principes, doit être muni d'un degré de sagacité fort au dessus de tout ce que je connois ; du moins, j'ai beau sonder ma conscience jusques dans les plus profonds replis ; elle ne m'en dit rien.

Le second grief que vous articulez contre moi est tout aussi réel que le premier ; et c'est ici sur tout que je ne puis pas m'empêcher de vous dire, que vous possédez une facilité étonnante à créer et à prêter des torts à vos amis, uniquement pour avoir le plaisir de les combattre. Tout l'article de votre lettre, où vous parlez de mes amis, en est une preuve. Permettez-moi de vous suivre dans la classification que vous en avez faite.

D'abord, ce que vous appellez mes respectables amis, ne seroit être autre chose que quelques personnes attachées aux Ministère Anglois, que vous m'avez toujours reproché d'avoir vues et cultivées. Vous connoissez parfaitement mes opinions sur le ministère actuel, et vous savez que je suis d'accord avec vous sur tous les points essentiels,

sans en excepter un seul. Vous savez que je suis on ne peut plus mécontent de la base de tout le système que ce ministère a embrassé, que j'abhorre, et, que j'abhorrerai toujours le traité d'Amiens, comme une des plus grandes calamités qui soient jamais tombées sur une nation ; vous savez que je n'approuve pas plus la conduite des ministres depuis la signature de ce malheureux traité ; et si vous pouviez encore vous abaisser jusqu'à me demander mon opinion sur leur conduite depuis le mois de février, vous verriez, si j'ai mérité le reproche que vous avez voulu me faire, en citant ces respectables amis. Mais il est très-vrai que tout en blamant leurs démarches, et leurs principes, et leur faiblesse, je n'ai pas voulu me priver des avantages précieux que pendant mon séjour à Londres j'ai tiré des liaisons que j'avois formées avec quelques-uns de ces hommes. Je m'en suis fait d'autant moins un scrupule, que dans ma façon de voir, il y a, et il y aura éternellement une différence marquante entre la faiblesse et le crime, entre l'erreur et la perversité. Je vous abandonne le plaisir de traiter Talleyrand et Addington avec la même dureté ; je ne me rendrai jamais coupable d'une injustice aussi re-

WIENER STADTBIBLIOTHEK

Zu J.N. 6584

voltante ; mais ~~j'écrirai~~ ce que je ferai encore beaucoup moins, parce qu'outre l'injustice, j'y verrois encore une politique absurde, et un aveuglement ridicule, c'est de ne pas profiter des lumières et de l'instruction que m'offre la conversation avec des hommes tels que Vansittart, Beeke &c — uniquement parce qu'il y auroit entre leurs principes politiques et les miens une nuance, qui m'empêcheroit certainement de les choisir pour collègues dans les grandes affaires, mais qui ne m'empêche nullement de m'instruire avec eux sur des objets secondaires d'un très-grand prix, et de les estimer même beaucoup pour les qualités indubitablement estimables qu'ils possèdent à côté de leurs principes de politique étrangère, dont personne ne fait moins de cas que moi.

Voilà pour la première accusation. La seconde est encore, je ne dis pas plus fausse, mais plus arbitraire et ressemble plus à une mauvaise chicane. Sans doute, que moyennant un fonds de bienveillance générale, de foiblesse, si vous voulez, qui se trouve dans mon ame, je suis incapable de traiter les foibles et les imbécilles, comme vous les traitez quelquefois, et que par conséquent la manière douce et amicale que je mets dans le commerce avec des hommes come Fichy, Herbert &c contraste un peu avec l'austérité qui vous caractérise constamment ; mais comment cette circonstance

ait pu vous donner le droit de nommer ces messieurs-là mes amis, — c'est une de ces choses qu'il n'y a que vous qui puisse l'expliquer, puisqu'il n'y a que vous qui puisse aller aussi loin dans le chemin de l'injustice.

Vient donc enfin la troisième classe composée de ce que vous nommez mes amis inconcevables. Comme vous n'en avez cité que deux exemples, c'est à ceux-là que je dois m'en tenir; mais certes, ils sont si bien choisis, qu'ils méritent un examen particulier.

Quand vous me reprochez Prof. d'Arnsfeldt comme mon ami, je ne vois dans ce reproche que ce même désir malsain de créer des griefs, pour les combattre. Arnsfeldt est un homme, qui possède quelques bonnes qualités; il a de la vigueur dans le caractère, et des talents pour ce que j'appelle la haute-intrigue; bien dirigés, ces talents pourraient être employés avec succès. Mais pour tout le reste je regarde A. comme un homme médiocre, d'un caractère peu fin, versatile, équivoque, brouillon, passionné. Loin d'être lié avec lui de cœur et d'âme, je ne l'estime pas même; et je le vois d'ailleurs rarement depuis le départ de Paris, et dans toute autre ville que Vienne, je ne le verrais probablement pas du-tout. — Après cela juger ce que c'est que cet inconcevable ami!

WIENER STADTBIBLIOTHEK

Zu 2.N.6584

Mais lorsque dans ce même index des proscrits, et accouplé au nom de A. j'ai trouvé celui de Paris, la lettre m'est tombée des mains ; et je me suis demandé un instant, si je trouverois des expressions pour caractériser ce que dans tout autre que Vous j'appellerois un excès de démence. Je me garderai bien de défendre l'homme le plus respectable, et le plus pur (même dans votre sens. et s'il y avoit encore un sens de ce mot au delà du votre. même dans celui-là) que j'aie jamais rencontré, contre un mouvement passionné de la part d'un autre qui seroit inexcusable, si l'ignorance et une prévention chimérique fondée sur cette ignorance ne l'excusoit pas. mais je puis Vous dire avec une satisfaction particulière que Vous êtes certainement dans toute l'étendue de l'univers le seul homme capable de traiter Mr. de Paris — en "Jacobin, perfide, et scélérat" — C'est tout simplement, et je ne puis pas me rétracter sur ce mot, un excès de démence qui Vous a dicté cette phrase, et elle est absolument indigne de Vous.

Au reste de tous ceux que Vous appellez ici mes amis, Mr. de Paris est le seul que j'avoue, que je me fais gloire d'avouer, que je suis prêt à soutenir contre Cobbet lui-même s'il osoit jamais l'attaquer.

Je vais plus loin. Si vous pouviez jamais passer huit jours avec Panin, malgré toutes vos préventions — plus inconcevables certainement que ce que vous appellez mes amis — vous en jugeriez absolument comme moi. Ainsi le seul ami, dont je conviens, est un homme qui seroit le vôtre du moment que vous le verriez de près — Tous les autres, que vous me reprochez, n'existent que dans votre imagination. — Et c'est sur de tels griefs que vous me déclarez indigne de votre amitié !!

Il se trouve encore dans votre lettre un reproche que je trouve trop curieux pour ne pas y répondre. Vous parlez "de mon ignorance profonde en fait d'hommes". Non ! mon cher ami ! tous les torts que j'ai à vos yeux proviennent de ce que je les connois trop bien. Vous avez un principe, simple, il est vrai, et clair, mais selon moi parfaitement inadmissible, d'après lequel vous jugez les hommes. Je veux dire, que vous les partagez en deux classes : l'une (renfermant, autant que je m'en souviens 2 ou 3 personnes) composée des gens de bien ; l'autre (embrassant la presque totalité du genre humain) composée de scélérats (comme Panin, Genly, etc) Moi, au contraire, je n'ai fait depuis plusieurs années

WIENER STADTBIBLIOTHEK

Zu J.N. 6584

qu'étudier les hommes, et j'ai trouvé dans les élémens de leur esprit et de leur caractère, et dans la composition et combinaison de ces élémens une telle différence de résultats, de gradations, et de nuances, que je ne sais presque plus ce que c'est qu'un jugement tranchant, entier, n'admettant pas des modifications et des limitations quelconques. Prenons pour exemple un personnage comme Mr. Vansittart. Vous voyez dans cet homme un individu qui a approuvé le traité d'Amiens, et peut-être (car ceci même est problématique pour moi) la conduite entière des ministres qui ont fait ce traité. Vous n'y voyez pas autre chose — par conséquent, — homme inepte, homme de rien, misérable financier politicien. Demi-Jacobin, Jésuite — adieu Vansittart! — Moi, sans m'aveugler sur les moyens, et sur les fautes, j'y découvre en même tems, un homme rempli de bon sens, de vastes connoissances, d'excellentes intentions, d'un caractère doux, aimable, loyal; et j'ai assez de force et de discernement pour cultiver, pour défendre même ce dernier Vansittart, sans jamais défendre et sans jamais m'approprier le premier. Je vois le demandé de quel côté est-ici la connoissance des hommes. — Je vois citerois aisément mille exemples pareils; c'est mon impartialité opposée à votre véhémence, c'est — parce qu'il n'est pas

possible de l'exprimer mieux qu'en Allemand — unsere Vielseitigkeit im Urtheil, entgegen gesetzt Ihrer Einseitigkeit — qui m'a valu la disgrace complète que Vous venez de m'annoncer.

Je me suis expliqué avec énergie; et du moins cette-fois-ci Vous ne m'accuserez pas de Vous avoir flatté. Cependant, je n'en abandonne pas plus une seule des idées que je m'étois formée de Votre caractère, et je déclare aussi solennellement qu'il m'est possible de le faire, que je ne me suis jamais abaissé à Vous dire des flatteries. Ce que je Vous ai présenté quelquefois comme l'expression de mes sentimens pour Vous, étoit toujours vrai; partoit toujours du fond de mon ame; Votre injustice ne l'en arrachera point; et si désormais Vous gardiez avec moi un silence absolu — ce que j'ai tout lieu de craindre après Votre dernière lettre — je Vous aimerois et je Vous estimerois néanmoins jusqu'à mon dernier soupir; et je regarderois comme un bonheur chaque occasion où je pourrois Vous convaincre de nouveau de mon attachement sans bornes, et de mon dévouement inviolable.

Vienne Ce 9 Juin 1803.

Gentz.